

En face

Derrière la vitre, au deuxième étage, apparaît une patte de chat, puis un museau ; le spectacle de la rue semble distrayant.

Attiré par l'éclat soudain d'un rayon de soleil sur la vitre, le photographe assis à la terrasse du café d'en face lève les yeux et capte le regard magnétique du chat.

Les briques claires et les ornements métalliques de la façade situent le bâtiment dans une autre époque, lorsque le quartier était animé par les artisans qui fabriquaient dans les ateliers du voisinage des meubles, des chapeaux, des outils.

Derrière cette façade c'étaient des carreaux en céramique qu'on créait ; moulés, décorés, émaillés, ils portaient ensuite habiller les murs de cuisines ou de salles de bains.

Quelques années après la fermeture de la fabrique, Monsieur Léonec, couturier et costumier, avait racheté l'immeuble abandonné pour y développer son activité et y habiter. Les fours avaient été démolis, le hangar transformé en terrasse vitrée fermée, un petit jardin d'hiver pour égayer la cour. Derrière l'imposante porte cochère avec son ouverture découpée pour les piétons, le passage pavé était devenu une spacieuse entrée d'immeuble accueillante. L'escalier qui menait aux étages, sur le côté, avait été élargi pour plus d'élégance et entourait un ascenseur grillagé à la structure ouvragée.

Au rez-de-chaussée se trouvent maintenant les ateliers et les réserves, le territoire des patronniers, petites mains, coursiers. Une quinzaine de personnes y œuvrent, parmi les étoffes, machines à coudre, accessoires, instruments divers.

Le premier étage est celui des salons d'essayage et des bureaux, et dans la grande pièce de réception, se trouve une large estrade encadrée de tentures pour composer des mises en scènes.

M. Léonec a fait du deuxième étage son appartement privé, où il se retranchait dans la quiétude de sa créativité.

Des objets et du matériel de l'ancien atelier de céramique furent relégués au troisième étage, où il restait encore un espace à la destination indéterminée. On y conservait quelques costumes.

Les combles furent transformés en un logement de trois pièces confortable pourvu d'équipements modernes.

L'entreprise devint florissante, et M. Léonec décida au bout de quelques années de confier la gestion de la maison à son assistante et de s'installer de façon permanente dans la spacieuse maison bretonne, près de la mer, où depuis sa jeunesse il passait l'été, retrouvant là bas des amis d'enfance et d'autres venus d'ailleurs. Il garderait comme pied à terre le logement aménagé dans les combles. Il ne souhaitait pas vendre l'appartement, ni le laisser inoccupé, ni se débarrasser de tout son contenu, et la concierge lui suggéra de ranger dans deux des chambres ce qu'il voulait garder et de louer l'espace restant. Elle connaissait justement un peintre qui n'avait pour atelier que la minuscule pièce principale du logement sombre, en rez-de-chaussée dans une rue voisine, qu'il occupait avec son chat.

Un arrangement fut bientôt conclu, et le chat investit les lieux avec autorité. Un paisible matou gris foncé tigré, au poitrail blanc, au poil bien fourni, qui aime les crevettes, les coussins moelleux, les surfaces qui se prêtent avec complaisance à l'exercice des griffes, comme ce vieux fauteuil anglais à l'assise avachie que Louis traîne avec lui au gré de ses déménagements.

Un homme d'un certain âge quitte la terrasse du café, traverse la rue, et entre dans le bâtiment. Ses épaules légèrement voutées sous un chapeau en feutre affirment la présence de sa haute silhouette. Il porte des vêtements sombres, et des galoches en caoutchouc.

Plusieurs autres personnes entrent et sortent, peut-être des clients ou des employés de l'atelier. En ce milieu de semaine, les allers et venues de la pause-déjeuner animent la rue.

Le photographe lève de nouveau les yeux vers le deuxième étage.

Le chat tourne la tête brusquement et disparaît du cadre. Quelques instants plus tard, la fenêtre s'ouvre, et le visage de l'homme apparaît brièvement. Il fait un signe de la main en direction de la terrasse. Intrigué, le photographe se retourne, et son regard rencontre le sourire de la serveuse.

« C'est Monsieur Louis, le peintre du quartier. Il vient tous les jours boire un café en début d'après-midi. Parfois il reste un peu, et il lit son journal ».

Les deux pièces en façade communiquent par une porte-fenêtre à deux battants qui reste toujours ouverte. Les grandes fenêtres hautes amènent la lumière jusqu'au mur du fond. Il y a assez de place pour une demi-douzaine de chevalets dans cet espace. Louis en a fait son atelier.

Le mobilier, fait d'éléments récupérés ici et là, dépareillés, des pièces uniques de gens modestes, a modifié l'atmosphère du lieu : des tabourets de différentes hauteurs, une grande table dans chacune des pièces, un vieux fauteuil, un porte-manteau perroquet, des chaises de cuisine. Les étagères de la bibliothèque où M. Léonec exposait ses beaux livres et ses beaux objets sont maintenant occupées par des documents et divers objets pouvant servir de sujets ou aider l'inspiration.

Depuis quelques semaines, quatre jeunes viennent parfois l'après-midi passer un moment chez Monsieur Louis. Ils se préparent à entrer dans une école d'art et ont besoin de pouvoir travailler le dessin et la peinture autrement que pendant les cours. Ils ne sont pas vraiment ses élèves, ils viennent simplement pratiquer ensemble. Assis autour de la grande table, ils peuvent étaler leurs dessins et les regarder ensemble dans tous les sens, sous différents angles, de près et de loin. Ils le divertissent, lui tiennent compagnie. Ils discutent, lui demandent des conseils, lui montrent les créations originales qu'ils s'autorisent en dehors des cours et qu'ils ne montreront jamais à leurs professeurs. Ils lui parlent de leurs cours, des tendances et des modes. Il les écoute avec bienveillance, un regard distancé, souriant parfois du coin de l'œil, amusé, un brin critique. Il leur transmet ce qu'il sait. Ils échangent des remarques, des idées, s'entraident.

Louis ne montre pas volontiers ce qu'il peint. Même après des décennies de pratique, il redoute encore parfois le regard du regardeur, qui pourrait deviner derrière l'image que propose la surface plate des traits de son caractère, des indices de son histoire, des détails de la composition narrative, qui amèneraient des réactions désagréables, douloureuses pour lui.

Il a parfois entendu des remarques qui l'ont blessé :

Y a un truc qui me dérange dans ce tableau, ça manque d'une unité de style. On a l'impression que pour le fond tu t'es amusé, c'est libre, alors qu'au premier plan c'est plus classique, comme si c'était important pour toi de montrer que tu sais faire.

Cette couleur est un peu forte dans le coin. Normalement c'est plutôt au centre du tableau qu'on met les plus forts contrastes, même si ça n'est pas exactement le centre géométrique. Tu aurais dû rappeler cette couleur ici pour équilibrer.

Là, il y a de belles matières, mais on ne comprend pas bien ce que tu veux dire.

C'est bien là, ça a de la force, mais pourquoi tu ne fais pas la même chose au centre du tableau ?

C'est bien peint, mais ça manque de liberté, il faut te lâcher plus.

C'est joli.

C'est curieux, il y a beaucoup de couleurs mais pas vraiment de couleur. T'as un problème avec les valeurs, on dirait. Pour que ça se tienne il faut quand même un vrai noir. Regarde Manet, ça t'aidera.

C'était dans l'atelier du peintre dont il avait timidement poussé la porte, au début des grandes vacances après son diplôme, pour y suivre un stage. Il aurait bien tenté d'entrer aux beaux arts mais il ne s'en était pas cru capable. Il n'avait même pas osé demander le dossier d'inscription.

On l'avait orienté vers « un métier manuel », la menuiserie, et il avait travaillé dans différents ateliers. Soigneux, méticuleux, il y ajustait les pièces avec une habileté qui lui valait chaque fois l'estime du patron. Mais il était aussi plutôt effacé, parfois d'humeur mélancolique, et il subissait des moqueries de la part de certains de ses compagnons, des gaillards amateurs de sports d'équipes et de chasse, qui lui trouvaient un air peu masculin en raison de sa silhouette longiligne et de ses vêtements qu'on aurait dits sortis de vieilles malles de costumes de théâtre.

Il s'était marié très jeune, avec une jeune fille encore plus jeune, qui voulait devenir une femme mariée et échapper à ses parents. Ils s'étaient séduits. Mais au bout de quelques années elle l'avait quitté pour un autre, emmenant avec elle leurs deux jeunes enfants, qu'il n'avait pas revus depuis. Il n'avait pas compris cette rupture, s'était laissé faire. Il pensait souvent à ses enfants, et il sombrait alors dans la tristesse.

Resté seul dans l'appartement familial il avait meublé ses soirées en suivant des cours de dessin au centre social de son quartier, entraîné par sa voisine la brocanteuse, une femme audacieuse et sûre d'elle avec qui il avait sympathisé, et qui l'emmena au bout de quelques semaines dessiner le dimanche dans le quartier touristique des peintres ; il y gagna quelquefois de quoi agrémenter ses maigres revenus en vendant à la sauvette des portraits esquissés, croquis, aquarelles, des petits formats sur papier.

L'atelier où il travaillait fut vendu à une entreprise de papeterie, les employés renvoyés, et il quitta son logement pour emménager dans une ancienne boutique d'un quartier populaire éloigné ; le loyer était moins élevé. Là il continua à travailler la peinture, seul, rencontrant parfois d'autres artistes, autodidactes ou rescapés comme lui d'ateliers où ils n'avaient pas trouvé leur place, et fréquentant les petites expositions de quartiers au hasard de ses flâneries pendant ses moments de loisirs, tout en continuant à gagner sa vie ici et là par son métier de menuisier. Une fois mis à la retraite il se consacra davantage à la peinture.

En dehors des séances avec les jeunes, Louis dessine et peint dans la deuxième partie de la grande pièce-atelier, plus intime, où il range ses carnets, ses cartons à dessin, ses toiles, son matériel. Il passe aussi du temps assis à sa table, un plateau fixé sur deux tréteaux devant la fenêtre. Le chat a fait d'un coin de cette surface un poste d'observation d'où il suit l'animation de la rue ou les mouvements derrière les fenêtres d'en face, fixant parfois un point particulier, dressant une oreille, émettant un miaulement qui vient troubler la concentration de son compagnon humain.

Aujourd'hui les garçons viennent juste pour finir des dessins qu'ils présenteront dans un dossier. Lucie ne vient pas, c'est mercredi, elle fait du baby-sitting.

Il est question de théories de proportions et d'échelle ; ces notions les préoccupent.

« Là j'ai du mal, dit Xavier. J'ai écouté quand Martinez a fait ses démonstrations au tableau hier, mais j'ai pas tout suivi. Il va trop vite. Si encore il avait montré plus d'exemples. Et franchement si c'est pour justifier Picasso, qui dessinait comme un pied, je trouve ça limite. »

Louis lève un sourcil et toussote discrètement.

« Ouais, moi non plus j'ai pas tout compris, renchérit Maxence. Les proportions, OK, tu mesures et tu reportes, ou tu apprends comment c'est composé, tu divises, tu ajoutes, ... Mais quand tu lis une BD, on a l'impression que le type il en a rien à faire, il a son dessin et il décalque pour le reproduire, c'est tout. »

« T'as raison, c'est pas clair. On peut commencer à bosser ça, et l'échelle on verra plus tard. Mais franchement, je crois que le dessin bien fait c'est pas mon truc finalement ».

« Ben sauf qu'il faut quand même maîtriser un peu d'ici la fin du trimestre, sinon pour l'examen on est mal. Va falloir taffer de ouf... »

« Grave. Mais on a le temps, ça va le faire. Ya sûrement un tuto qui explique, je vais voir. »

« Un tuto ? » intervient Louis.

« Ah Monsieur, c'est un truc génial, c'est sur internet. On peut vous montrer ».

« Mais je n'ai pas internet. Je ne sais même pas comment ça marche. Il faut un ordinateur ? »

Pas la peine, juste un téléphone. On vous expliquera.

Louis hoche la tête d'un air dubitatif.

« En attendant on peut regarder par la fenêtre pour les proportions. La façade : on ne voit pas tout jusqu'en bas parce qu'il y a les arbres, mais on peut dessiner en devinant si on prolonge les verticales jusqu'au trottoir. Après, notez où sont les fenêtres, comment elles sont placées, combien de fenêtres il y a, et entre elles combien d'espaces, de chaque côté, et s'ils sont grands ou petits par rapport aux fenêtres. Le plus important c'est d'observer ce qui nous entoure, les formes et les vides dans l'espace. Si vous prenez l'habitude de faire ça, ça vous aidera pour les cours. »

« Ah d'accord, oui, je vois, dit Guillaume. En attendant je vais retourner à mon dessin, je dois rentrer plus tôt aujourd'hui »

Louis ferme la fenêtre. Ils retournent s'asseoir autour de la table.

Le photographe a rendez-vous ce jour-là avec Annaëlle, l'assistante de M. Léonec. Il est arrivé hier de Bretagne, pour photographier les costumes qui ont été commandés par le metteur en scène d'une pièce qui va être jouée au théâtre de la ville où il habite ; il travaille pour le journal local, où il est responsable de la rubrique « culture ».

La jeune femme l'accueille avec un gai sourire et le conduit au troisième étage où les costumes ont été disposés sur des mannequins et porte-manteau pour l'occasion. Elle présente chaque costume et ajoute un commentaire.

Sa mission achevée, muni de notes et de clichés pour son article, il prend congé.

Sur le palier du deuxième étage un détail a attiré son regard : il lui semble avoir déjà vu ce vieux broc en cuivre jaune terni, légèrement cabossé, où se trouve un parapluie. Sans doute à l'occasion d'une flânerie à la brocante mensuelle de la ville.

Le photographe descend la rue à grand pas, songeur. Ce broc, il y en avait un du même modèle, peut-être plus grand, chez ses parents quand il était enfant. Puis il avait quitté la région avec sa mère et sa sœur ; ils avaient tourné le dos. C'était il y a une trentaine d'années, et ses souvenirs de cette époque lointaine s'étaient estompés.

Le chat suit des yeux la silhouette élancée qui s'éloigne, dépliant ses longues jambes, une besace à l'épaule.

Il sait.

F. L.

février 2025